

nir cent ares de terres. Qu'on ne croie pas que cette disposition soit restée lettre morte : dès 1891, plus de 12,000 demandes étaient enregistrées.

Comme on le voit par ce rapide exposé, le colon n'est pas abandonné à lui-même, mais, au contraire, dirigé, établi, encouragé. Les frais d'établissement sont peu de chose et un travailleur intelligent trouve presque toujours moyen de se tirer d'affaire. Le cinquième du prix d'un lot, les outils nécessaires, quelques vivres, tel est le seul capital d'établissement nécessaire ; il est à la portée des moins fortunés.

Le Canadien est, du reste, un défricheur admirable. Sous les coups de sa hache la forêt vierge recule de jour en jour et, grâce à lui, la civilisation voit augmenter son domaine. Si l'on jette les yeux sur une carte de la colonisation dans la province de Québec, on y voit la ligne des terres arpentées ou occupées, s'avancer rapidement vers le Nord. Des routes nouvelles sont ouvertes, des villages nouveaux sont créés, là où régnait, il y a quelques années, le silence de la forêt. Ces villages portent tous ou presque tous des vieux noms français que les Canadiens sont heureux de faire fleurir sur les rives de la Nouvelle-France. C'est ainsi que le dernier village fondé dans la région du lac St Jean porte le nom de Honfleur, en souvenir de la réception que reçut, dans cette ville de France, M. Turgeon, ministre de la Colonisation.

Cette œuvre de défrichement et de culture a donc obtenu un entier succès. Les mesures intelligentes et pratiques du Gouvernement ont été activement secondées par le clergé catholique, dont le zèle et l'esprit d'initiative ne sauraient être trop admirés. On a vu des prêtres consacrer leur vie à l'œuvre de la colonisation, attirer des travailleurs sur les terres nouvelles, les établir, les

protéger. C'est ainsi que Monseigneur Labelle a mérité de donner son nom à tout un vaste territoire dont il est le vrai colonisateur. Cette brillante tradition du clergé catholique canadien continue plus que jamais aujourd'hui. Les prêtres restent les vrais chefs, en tout cas le véritable centre de l'œuvre de colonisation ; ce sont eux qui maintiennent entre les colons les sentiments d'union et de dévouement à la cause française. C'est bien, en effet, une entreprise essentiellement française que cette mise en culture de la province de Québec. Les Anglais, et il faut le déplorer, ont la haute main sur les grandes affaires du Canada, mais la terre (du moins dans le Canada français) appartient aux Français. De plus en plus, les Anglais reculent devant eux et renoncent à la lutte ; car le défrichement et l'agriculture sont le véritable champ d'action des colons canadiens. D'autres s'entendent mieux aux vastes entreprises industrielles et commerciales ! Nul ne sait comme le Canadien attaquer de front la forêt, défricher une terre, fonder un village, ouvrir en un mot la route à la civilisation.

Cette œuvre de Colonisation du Canada français est toute à l'honneur du peuple canadien. Elle prouve que cette fière race qui la première occupa le Canada, mérite encore par son intelligence et son activité de tenir une place importante dans la moderne Amérique du Nord.

ANDRÉ SIEGFRIED.

La suie

Est un excellent engrais pour les rosiers. Ne la jetez pas : mettez-la dans un sac de toile et placez celui-ci dans un baquet d'eau. Après quelques jours, l'eau ayant pris la couleur de vin de Porto, arrosez-en abondamment le pied des rosiers après avoir aménagé autour de celui-ci une petite cuvette pour que l'eau ne se sauve pas de droite et de gauche.